

RESTONS CHEZ NOUS

(De la Minerve)

Nous nous croyons justifiables d'insister sur les misères, les quasi-catastrophes de la crise industrielle qui sévit, depuis ces dernières années surtout aux États-Unis et qui menace, à cette saison-ci, d'être plus grande, de faire plus de victimes que jamais.

Dans l'horreur de ces tableaux de famine, que nous empruntons à la presse franco-américaine elle-même, forcée d'avouer par la navrante réalité, nous apercevons le moyen le plus efficace de désabuser nos gens, trop souvent disposés à quitter le Canada, avec son bien-être modeste, disons même sa gêne relative parfois, pour devenir les dupes du mirage trompeur des États-Unis et se plonger aveuglément dans l'infortune et l'adversité sans remède.

À ce que nous reproduisons l'autre jour, de l'"Étoile", de Lowell, ajoutons quelques notes recueillies dans le "Réveil", de Worcester par l'un de nos confrères de Montréal, et les commentaires fort justes qu'inspiraient à celui-ci ces navrants échos de la misère américaine d'outre-quarante-cinquième. L'incident date déjà de plusieurs semaines, néanmoins, les plus récentes rumeurs de la crise industrielle, qui nous arrivent aujourd'hui des principales villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre, le remettent en toute actualité.

"Les manufactures en ce pays ne peuvent plus fournir d'emploi aux nouveaux arrivés, s'écriait, déjà à ce moment-là, le "Réveil", de Worcester.

"Un grand nombre de familles, qui sont venues, depuis trois ans, chercher leur existence en ce pays, ne l'ont point trouvée. Elles sont dans la misère et regrettent, malgré tout, d'avoir quitté la patrie.

"Nos manufactures sont encombrées et l'on n'emploie que les anciens ouvriers, ceux qui peuvent rendre le plus de service, par leur connaissance du métier.

"C'est donc une grave erreur pour nos frères de la province de Québec de traverser maintenant la ligne quarante-cinquième pour trouver de l'ouvrage. La crise manufacturière se fait encore sentir."

"En effet, pas plus tard que la semaine dernière, les dépeches nous apprennent que la fabrique de montres de Waltham, Mass., a réduit considérablement les heures de travail.

"A Woonsocket, la manufacture "Perseveranza" va fermer ses portes et jeter deux cents ouvriers sur le pavé, faute de commandes. Et il en est un peu partout comme cela, chez nos voisins.

"A force de perfectionner les machines, on est arrivé à produire rapidement d'énormes quantités d'un article déterminé, et, comme la demande pour ces articles se trouve nécessairement limitée par les besoins des consommateurs, il arrive qu'en très peu de temps les manufactures se trouvent avoir sur les bras un considérable stock en avance. Il ne leur reste qu'une ressource, c'est d'arrêter la fabrication, c'est-à-dire de renvoyer leurs ouvriers et de fermer boutique jusqu'à épuisement des marchandises en magasin.

"De là ces longs chômages imposés aux ouvriers dans les villes manufacturières aux États-Unis.

"Qui dit chômage, dit famine à bref délai pour l'ouvrier et sa famille, la misère cent fois plus cruelle au milieu des étrangers que dans son propre

pays. "Il n'y a pas un mois, une lettre d'un ami établi avec sa famille dans le Rhode Island, nous apprenait la condition misérable des Canadiens émigrés là-bas et dont il comparait l'influence chez nos cousins Yankees à celle que possèdent les Syriens sur les destinées du Canada.

"La crise que nous subissons actuellement, et qui semble heureusement tirer à sa fin, est générale. En France, en Belgique, en Allemagne, en Italie, en Autriche, sur l'ancien comme sur le Nouveau Continent, la crise sévit partout; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que nous en subissions au Canada les effets, d'ailleurs sensiblement atténués. Car il suffit d'étudier pendant une heure le bilan commercial des États-Unis pendant les trois ou quatre dernières années, pour se rendre compte du nombre et de l'étendue des désastres causés par la crise commerciale, et pour constater que le Canada avec son système économique qui certes n'atteint pas la suprême perfection — laquelle n'est pas de ce monde — n'est si mal partagé que certains orateurs essaient de nous le faire croire.

"On aura beau dire et beau faire, on n'est jamais si bien que parmi les siens, "Restons, donc, au pays": c'est le conseil de la sagesse que donnait aux Canadiens-français, il y a quelques jours encore, le "Patriote", de Bay City, Michigan.

"Et nous ne saurions faire en terminant que de citer textuellement l'article de notre confrère, qui comporte un précieux enseignement

"La sagesse, dit-il, conseillerait à ces familles, qui s'en vont chercher le travail dans les manufactures, de rester au pays pour y vivre à l'abri du besoin et des appréhensions continuelles. Avec la somme de travail qu'ils fournissent dans ces ateliers où l'air respiré est souvent malsain, ils obtiendraient sur une terre des résultats bien plus appréciables à tous les points de vue. Il est hors de doute que si les dix heures de travail données dans une manufacture étaient employées avec la même exactitude aux travaux d'une ferme, la régularité de l'économie aidant, le résultat serait l'aisance assurée, l'indépendance, et pour la famille une santé florissante.

"Voilà ce que ne devraient cesser de répéter ceux qui ont mission d'éclairer et de conseiller. C'est faire un acte charitable et patriotique."

"A nos compatriotes de conclure."

UN DRAME CHEZ UN JEUNE MEDECIN

New-York, 28—Un drame poignant s'est déroulé à New-Rochelle, chez un jeune médecin, le docteur Max Wilde, qui est allé s'établir tout récemment dans cette localité et qui paraît manquer vraiment autant d'expérience que de sang-froid. L'histoire n'en est pas moins des plus dramatiques.

La servante, étant entrée pendant l'après-midi dans la chambre de Mme Wilde, l'a trouvée étendue sur le parquet sans connaissance, et se roulant sur le tapis. Effrayée, la servante a couru dans le cabinet du médecin, où un spectacle plus affreux encore l'attendait. Le docteur Wilde était également étendu sur le parquet, perdant des flots de sang par une affreuse blessure qu'il avait à la gorge et tenant un rasoir ensanglanté à la main. Cependant plusieurs voi-

sins attirés par les cris de la servante effarée, n'ont pas tardé à accourir et un autre médecin a été mandé en toute hâte.

Grâce au pansement et aux soins de son confrère, le docteur Wilde, qui avait perdu connaissance comme sa femme, a repris le premier l'usage de ses sens, et a pu faire la déclaration suivante:

"J'étais allé faire une visite pendant l'après-midi et lorsque je suis rentré, j'ai trouvé ma femme en proie à de vives douleurs. Pour la soulager, je lui ai donné une dose de morphine. Elle n'a pas paru faire grand effet, et je lui en ai donné une seconde. Cette fois ma femme s'est évanouie dans mes bras, et j'ai constaté qu'elle se mourait, en dépit de tout ce que je pouvais faire pour elle. J'ai reconnu alors que je lui avais donné une dose trop forte de morphine. J'ai cru l'avoir empoisonnée sans le vouloir et dès lors j'ai résolu de mourir avec elle. Je me suis précipité dans mon cabinet: j'ai avalé une quantité d'acide phénique, et comme je trouvais que la mort ne venait assez vite, je me suis coupé la gorge avec un rasoir, puis j'ai perdu connaissance."

Le docteur Wilde et sa femme étaient encore dans un état critique aux derniers avis. Toutefois le médecin qui les soigne espère pouvoir les sauver s'il ne se présente pas de complication imprévue.

CHICANE FATALE ENTRE DEUX JEUNES CHIFFONNIERS

Paris, 28—Un drame sanglant s'est déroulé l'autre matin rue Harvey, dans le quartier de la Gare. La dite rue est habitée presque exclusivement par des chiffonniers, ainsi que la cité Jeanne-d'Arc située tout proche de là. Dans la soirée du 14 juillet, une querelle avait éclaté rue Harvey entre deux jeunes gens, presque des gamins, François Bruck âgé de quinze ans et Jules Villard, âgé de seize ans, tous deux chiffonniers ainsi que leurs parents. Il paraît que Bruck était étendu devant la porte de la maison qu'il habite, 15 rue Harvey, quand Villard s'approcha et lui lança un coup de pied. "Lève-toi donc, fainéant, aurait dit Villard. C'est aujourd'hui la Fête Nationale, on ne dort pas". Bruck riposta par un coup de poing. On sépara les combattants et Villard s'éloignait dit à son adversaire: "Ca n'est pas fini, attends-toi demain matin à recevoir une volée que je viendrai moi-même t'administrer."

L'autre matin, vers neuf heures, François Bruck se trouvait devant chez lui, quand son agresseur de la veille survint et lui donna quelques taclées. Tiens voilà ce que je t'ai promis! s'écria Villard. Le jeune Bruck, sans répondre, rentra chez lui, au rez-de-chaussée, prit un couteau à vitrolle sur une table et se précipita sur son adversaire que, d'un coup de couteau, il étendit mort sur le trottoir. La lame avait pénétré dans le sein gauche et avait perforé le cœur.

Des passants s'emparèrent du meurtrier, pendant que d'autres transportaient Jules Villard dans une pharmacie, rue Nationale. On ne put que constater le décès du jeune homme. François Bruck a été conduit au bureau de M. Rocher, commissaire de police, qui, après l'interrogatoire, l'a envoyé au dépôt. Le cadavre de Villard a été transporté au domicile de ses parents, rue du Château-des-Rentiers, 74, en attendant

d'être conduit à la Morgue. Le meurtrier, François Bruck, bien qu'agé seulement de 15 ans, a déjà eu maille à partir avec la justice. Une première fois il a été arrêté pour vagabondage il y a quelque mois il fut compromis dans une odieuse affaire de coups et de violences sur une malheureuse femme. Sa culpabilité n'ayant pas été suffisamment établie, il fut relâché. Ce jeune bandit est orphelin.

Son père a disparu en 1881, sa mère est morte en 1892 à l'hôpital de la Pitié. L'enfant avait été recueilli avec un autre de ses frères par un Italien nommé Antonelli, chez qui il habitait encore.

TUE PAR SON AMI

Camden, N. J., 27—Un jeune garçon âgé de seize ans, du nom de Wm Hennessey, a été tué par l'un de ses amis, William Simonton, chez qui il était en promenade, à Berlin. La petite victime avait apporté un fusil. Hier après-midi, les deux amis, accompagné de Gertie Simonton, âgée de 13 ans, s'en revenaient d'une excursion et s'amusaient à tuer des oiseaux avec le fusil. On les avait avertis d'être prudents; ce à qui les enfants avaient répondu en riant:

"Nous n'avons qu'une semaine à passer ensemble et nous voulons nous amuser le plus possible; personne ne sait quand nous pourrions nous rencontrer de nouveau."

A un moment donné, Hennessey avertit ses compagnons qu'il venait de découvrir des bluets. Simonton se rendit à l'appel de son compagnon, mais ne vit pas de bluets; il manifesta alors de l'humeur et dit à Hennessey de retirer ce qu'il avait dit. Et en même temps il pointa son fusil sur lui.

Hennessey se refusa à retirer quoique ce soit et le jeune Simonton baissa le canon, mais pas assez tôt pour empêcher qu'il ne fit feu et qu'une balle atteignit son compagnon à la ferre.

Une heure plus tard, Hennessey mourait à l'hôpital Cooper. Simonton a été mis en prison en attendant l'enquête qui doit avoir lieu aujourd'hui.

Les deux familles que ce drame a plongées dans le malheur ont fait de vaines instances auprès des autorités pour faire sortir le jeune Simonton de prison; il faudra attendre l'issue de l'enquête.

Simonton a raconté sous serment l'histoire pénible de la mort de son compagnon.

On l'avertit auparavant de réfléchir avant de parler, que tout ce qu'il allait dire allait servir contre lui.

Le jeune garçon répondit: "Je dirais la vérité lors même qu'il me faudrait mourir ensuite et je serais heureux de mourir si cela pouvait ressusciter Bill. Ah! que va dire sa mère?"

L'enfant est grièvement malade; le Dr Jones a dû lui faire prendre des remèdes.

Simonton ne semble pas s'inquiéter de son état; il regrette amèrement la mort de son ami, tué par lui, et il redoute que la triste nouvelle soit un coup terrible pour les parents de Hennessey.

A la vente d'un de ces Mercadet réputés pour avoir eu beaucoup plus d'audace que de fortune.

On était arrivé aux meubles du cabinet de monsieur.

—Un coffre-fort! dit le crieur.

—Est-il en bon état? demande une voix dans la foule.

—Vous savez bien qu'il n'a jamais servi, répond sceptiquement un initié.

Ripans Tabules cure dizziness.

Ripans Tabules cure bad breath.

CHEAPEST

AND

BEST

CHAIRS

—IN—

P. E. I.

—X—

Make—

them ourselves

—X—

WRITE

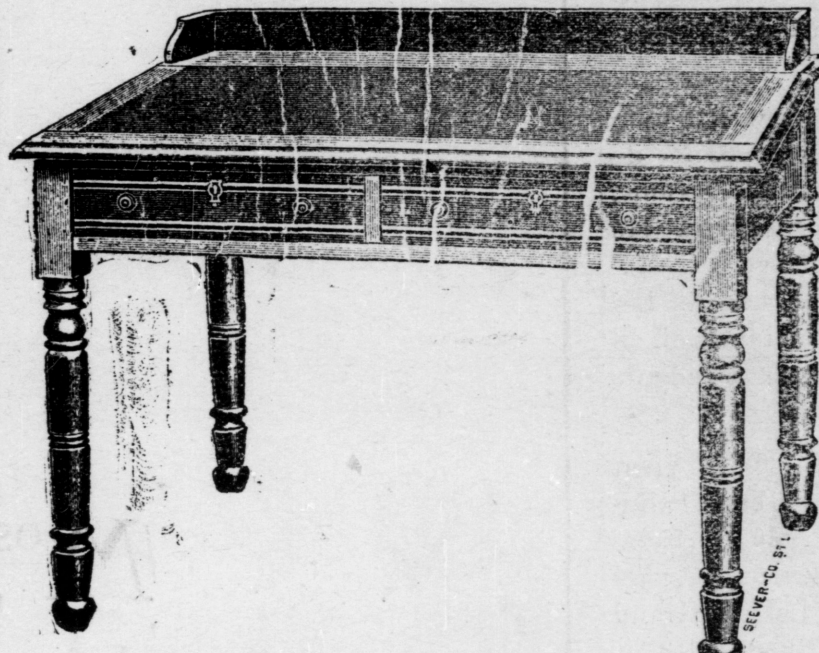
FOR CUTS

AND PRICES.

SCHOOL

FURNITURE

GOOD, STRONG & CHEAP



MARK WRIGHT & CO.,
Charlottetown.

WRITE FOR PRICES.
Jan. 16 '96

To Whom It May Concern—

Take notice that Thomas Wilkinson, merchant of Alberton, has assigned his Stock, Book debts, judgements etc., to us for the benefit of his creditors.

We have therefore to request all parties indebted to the said Thomas Wilkinson to call at the old stand at as early a date as possible and settle up their respective accounts, in order that we may close up the matter.

There being a large and well selected stock of Dry Goods, Clothing, Groceries and Hardware etc on hand, intending purchasers will find it greatly to their advantage to call at Wilkinson's old stand for Big Bargains. We are bound to sell off.

This notice also includes the patrons of Wilkinson's Campbellton Branch store.

John P. Brennan } Assignees
James P. Thomson }
Alberton July the 15th 1896

THE BEST PLACE TO BUY

Barreled Pork, Sugar Cured Hams, Flour, Cornmeal, Paints, Oils, Paris Green, Building Material, etc., is at

BRACE, MCKAY & CO'S.

Summerside. June 27 1896.

JOSEPH GALLANT

—NEGOCIANT EN—

MARCHANDISES SÈCHES, GROCERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES.

RUSTICOVILLE I P E

Jan 16. '96

One of the most useful things
YOU CAN HAVE IS A



2/3 OF FULL SIZE OPEN.

Blair Security Fountain Pen

They being always ready at any time or place to write. They save the loss of time and labor required in reaching for ink. The writing is more uniform, the train of thought is not interrupted. They improve the hand, and save their cost in a short time in the outlay of steel pens and pencils, as they take the place of either and will last a lifetime.

A THIRTY DAYS' TRIAL WILL COST YOU NOTHING
PRICES. No. 1 Gold Pen, fine point, at \$1.75. No. 2 Gold Pen, fine or stub point, 2.00. No. 3 Gold Pen, fine or stub point, 2.50. No. 4 Gold Pen, fine or stub point, 3.00

Randomly Chased and Gold Mounted, 75 cents extra.

Send all orders to
BLAIR'S FOUNTAIN PEN CO.,
141 BROADWAY,
NEW YORK